

## Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans

André-Georges Haudricourt

---

### Citer ce document / Cite this document :

Haudricourt André-Georges. Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans. In: L'Homme, 1964, tome 4 n°1. pp. 93-104;

doi : <https://doi.org/10.3406/hom.1964.366613>

[https://www.persee.fr/doc/hom\\_0439-4216\\_1964\\_num\\_4\\_1\\_366613](https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1964_num_4_1_366613)

---

Fichier pdf généré le 21/11/2018

# NATURE ET CULTURE DANS LA CIVILISATION DE L'IGNAME : L'ORIGINE DES CLONES ET DES CLANS

*par*

ANDRÉ G. HAUDRICOURT

*A Jacques Barrau en souvenir  
de son aide pendant mon séjour  
en Nouvelle-Calédonie.*

L'Océanie est une de ces régions privilégiées où l'histoire semble avoir préparé pour nous des expériences sociologiques, dont nous pouvons aujourd'hui observer le résultat : on y trouve en effet des populations de même origine, pratiquant ou non l'élevage, vivant les unes surtout de la pêche, les autres surtout de l'agriculture.

La Nouvelle-Calédonie, où pendant deux à trois millénaires il n'y eut pas d'animaux domestiques et où, faute de mammifères, la chasse tenait une place minime, peut être prise comme exemple de ce que j'appellerai : la civilisation de l'igname.

Je n'ignore pas le rôle qu'avait joué et que joue encore la pêche maritime. C'est elle qui a permis le peuplement initial (en provenance probable des Nouvelles-Hébrides), c'est elle qui explique l'organisation politico-sociale, comme on peut s'en rendre compte en comparant la Nouvelle-Calédonie proprement dite (Grande Terre) aux Loyalty, à Fidji et à la Polynésie, où l'on rencontre la civilisation de la pêche en mer chaude, la plus typique.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous faut donner quelques indications de botanique et d'agronomie qui ne sont pas encore censées faire partie du bagage de l'ethnologue.

## *Des tubercules et des graines.*

Des végétaux, l'homme consomme les réserves — surtout amylicées — qui permettent aux plantes de passer la mauvaise saison. Pendant la saison trop sèche ou trop froide, les parties aériennes de la plante se dessèchent et meurent, et celle-ci ne survit que dans un tubercule enterré ou dans des graines. Dans les

climats « contrastés », où l'humidité revient brusquement avec la chaleur, plus les réserves sont importantes, plus la jeune pousse est vigoureuse et plus elle prend de la lumière aux dépens de ses voisines, plus elle a de chances de survivre. C'est ainsi que dans les régions à climat de mousson typique, dans les déserts à pluies torrentielles mais rares, dans les terres périodiquement inondées, la sélection naturelle avait pour ainsi dire préparé pour l'homme des plantes alimentaires, que celui-ci utilisa lorsqu'il eut inventé la cuisine.

Le tubercule appartient à ce que l'on appelle une plante vivace. Chaque année, la plante issue d'un tubercule reforme à côté ou un peu plus loin un ou plusieurs autres tubercules, mais il s'agit toujours biologiquement du même individu.

La graine au contraire provient d'une fleur, et produit un nouvel individu. Elle résulte d'une reproduction sexuelle analogue à celle des animaux ou de l'homme : l'individu reçoit la moitié de son patrimoine héréditaire d'un élément mâle et l'autre moitié d'un élément femelle (ces moitiés n'étant pas identiques, les rejetons du même couple ne le sont pas non plus, au contraire des véritables jumeaux à même patrimoine héréditaire). Sans doute chez la plupart des plantes les sexes ne sont pas séparés, mais le fait que l'élément mâle, le pollen, soit une poudre fine susceptible d'être transportée par le vent ou les insectes suffit à assurer aux plantes tous les avantages de la reproduction sexuelle : principalement une grande variabilité. Cette variabilité permettait leur survie au cours des temps géologiques, lorsque le climat et la répartition des terres et des mers se modifiaient. Inversement, cet avantage de la reproduction sexuelle, à son tour, par le biais de la sélection naturelle, a maintenu la sexualité chez les plantes.

Le tubercule, donc, assure bien la pérennité de l'individu, un peu moins bien sa dispersion, encore que chez quelques plantes, des tubercules aériens, les bulbilles, qui peuvent se détacher, rouler sur le sol ou flotter sur l'eau, l'assurent assez bien. En fait, chez les plantes à tubercules, la dispersion à longue distance et la variabilité, nécessaires à la survie de l'espèce, sont assurées par des graines : petites graines ailées transportées par le vent (dioscoréacées), petites baies mangées par les oiseaux (aracées), etc.

En revanche, les graines, relativement grosses, des plantes annuelles, sont soumises à deux tendances opposées : moins grosses, elles assureront mieux la dispersion, mais accumuleront de moindres réserves ; plus grosses, elles accumuleront des réserves supérieures, mais leur dispersion sera plus difficile. C'est pourquoi les régions d'origine de nos céréales sont (pour le blé, les millets, l'orge) les steppes à dissémination par vent violent ou par troupeaux d'herbivores, ou bien (pour le riz) les rivages où le transport se fait par eau.

#### *Le clone et la lignée.*

Si nous comparons maintenant l'agriculture des plantes à graines (celle par exemple du Proche-Orient, de l'Égypte et de la Mésopotamie qui est à l'origine de l'agriculture européenne) à l'agriculture des tubercules, nous constatons d'abord des différences extérieures dans le travail agricole. « Le geste auguste du semeur » de céréales envoyant une poignée de graines sur le sol, et celui du moissonneur

empoignant une touffe entière pour la couper, s'opposent évidemment aux gestes du cultivateur d'igname qui introduit précautionneusement le morceau d'igname dans un trou préparé à l'avance et qui, lors de la récolte, le déterre en grattant le sol tout autour. La culture de la pomme de terre, la seule plante des agricultures à tubercules qui ait pu être introduite en Europe (grâce à l'analogie climatique entre les hauts plateaux des Andes et les régions tempérées), peut, comparée à la culture du blé, nous donner une idée de cette opposition.

Mais une différence plus profonde et moins visible tient au mode de reproduction des plantes cultivées. La culture des plantes à graines est une culture de *lignées* : à chaque saison de culture sont obtenus des individus différents ; le climat et le sol peuvent favoriser certains aux dépens d'autres, des hybridations peuvent se faire avec les parents sauvages de la plante cultivée. Si l'agriculteur ne choisit pas ses semences parmi les plus beaux épis, ses plantes dégénèrent ; quand, au lieu de choisir les épis, il se contente de séparer les grains les plus lourds, il lui arrive de sélectionner aussi les mauvaises herbes qui accompagnent la céréale et, comme dit Pline, dans les régions froides de l'Europe, le blé et l'orge dégénèrent en seigle et en avoine.

La culture des tubercules est une culture de *clone* : à chaque saison de culture les mêmes individus sont replantés pour être récoltés à la suivante. Le mot *clone* désigne l'ensemble des tubercules provenant, par repiquages successifs, du même individu. Il s'agit donc d'une agriculture dont la base biologique est absolument stable, et l'agriculteur sait qu'en cas de mauvaise récolte, le sol, son travail et la pluie sont seuls responsables, et qu'il ne peut incriminer une « dégénérescence ». (Ce que l'on appelle chez nous la dégénérescence de la pomme de terre est une maladie à virus propagée par des piqûres d'insectes, et n'a rien à voir avec une variation héréditaire.)

Aussi, pour ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, le cultivateur de tubercules doit-il disposer de toute une gamme de clones, l'un plus résistant à la sécheresse, l'autre à l'humidité, etc., afin de se prémunir contre les incertitudes météorologiques, tandis que le cultivateur de graines cultive des lignées qu'il ne distingue guère et qui, par suite de leur reproduction sexuelle, montrent devant les anomalies météorologiques la même plasticité que la végétation spontanée<sup>1</sup>.

#### *Les clones en Nouvelle-Calédonie.*

Dans l'agriculture traditionnelle de Nouvelle-Calédonie, nous trouvons à côté des tubercules amyliacés de différentes espèces appartenant à la famille des Dioscoréacées : *Dioscorea alata* L. (vraie igname), *Dioscorea esculenta* Burk., *Dioscorea bulbifera* L., *Dioscorea pentaphylla* L., *Dioscorea nummularia* Lam.,

1. Le contraste indiqué ci-dessus oppose les inventeurs de l'agriculture à céréales annuelles à ceux de l'agriculture à tubercules. Le maïs et le riz sont des céréales adoptées tardivement par des cultivateurs de tubercules : le grain de maïs est planté, puis butté, le riz est repiqué et sont sélectionnées les variétés autofécondes qui donnent des *lignées pures* presque aussi stables que les clones. C'est ainsi que les montagnards de l'Indochine ont une gamme de lignées de riz, comparable à la gamme de clones d'igname en Nouvelle-Calédonie.

et à celle des Aracées : *Colocasia antiquorum* Sch. (taro), *Amorphophallus campanulatus* Blume, *Alocasia macrorrhiza* L., des plantes d'autres familles également cultivées par boutures : *Taetsia* sp. (cordilyne), *Musa sapientum* (bananier), *Musa troglodytarum* L. (fehi), *Artocarpus altilis* Fos. (arbre à pain), *Hibiscus tiliaceus* L. (bourao), *Hibiscus manihot* L., *Saccharum officinarum* L. (canne à sucre), *Syzygium malaccensis*. En revanche, pour le cocotier (*Cocos nucifera* L.) et le *Cycas* qui ne se laissent pas bouturer, la graine germée, trouvée au pied de l'arbre, est replantée. Les seules plantes pour lesquelles se pose le problème d'un semis de graines sont la gourde et le haricot. La gourde (*Lagenaria vulgaris* Sér.) a pratiquement disparu devant le calebassier américain (*Crescentia cujete* L.) et les bouteilles. Il est probable que la dispersion des graines se produisait lorsque le fruit était vidé avant d'être utilisé. Le haricot du pays (*Dolichos Lablab* L.) est encore cultivé, mais on le trouve aussi subspontané, et on peut se demander si cette culture est ancienne, car d'autres plantes subspontanées sont protégées et consommées sans avoir fait l'objet de culture, ainsi la « brède » (*Solanum nigrum* L.) et le laiteron (*Sonchus oleraceus* L.).

Si nous examinons maintenant le nombre de clones connu pour chaque espèce, nous constatons une grande inégalité : beaucoup d'espèces citées ci-dessus sont des reliques dont on ne connaît qu'un ou deux clones, en revanche trois espèces — la vraie igname, le taro et la canne à sucre — en présentent une gamme extraordinaire. Il y a un siècle, Vieillard avait signalé dans le nord de la Grande Terre une vingtaine de noms de clones de taro et une quarantaine pour la canne à sucre. Quelques années plus tard, de Greslan décrivit une trentaine de clones d'ignames de la région de Touho. Récemment, J. Barrau a trouvé à Wunjo 25 noms de clones d'ignames, 31 à Bobope, 25 noms de clones de taro à Ateu<sup>1</sup>. Au cours de ma première mission, en 1959, j'ai trouvé 67 noms de clones d'ignames, 26 noms de clones de taro et 27 de canne à sucre à Yambé, 51 noms d'ignames, 15 de taro et 28 de canne à sucre à Koumac. En 1963 j'ai trouvé à Tiuaé 40 noms d'igname, 20 de taro et 23 de canne à sucre et enfin, à Paama-Baye, plus de 72 noms d'igname et 39 de canne à sucre (mais les hommes ont refusé de me parler des taros, affaire des femmes). Pour le bananier, on dépasse rarement dix noms de clones.

Quelques-uns de ces clones ont été introduits depuis moins d'un siècle. Ce sont ceux où figure le nom d'une mission catholique — Saint-Louis, Wagap, Saint-Philippe — ou d'une autre île — Papua, Santo, Belep, Futuna, etc. — noms que l'on retrouve pour la dizaine de clones de patate douce, d'introduction récente également. Mais la majorité des noms ne se prête pas à une telle interprétation et, depuis un siècle, la décadence de la civilisation autochtone, consécutive à la colonisation qui a réduit les surfaces cultivables et à la diminution de la population par suite des épidémies, a dû diminuer le nombre des clones.

Doit-on imaginer qu'un ou deux siècles avant notre ère, une flottille de pirogues doubles ait amené les premiers immigrants avec une centaine de clones d'ignames, autant de taro, autant de canne à sucre ? Doit-on au contraire supposer que pen-

1. JACQUES BARRAU, *L'agriculture vivrière autochtone de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, 1956, Bibliogr., pp. 49 et 62.

dant un millénaire existèrent des relations maritimes régulières et, par suite, des échanges réguliers de clones entre les îles mélanésiennes et le continent asiatique ?

Ce n'est pas exclu, mais une autre solution peut être envisagée.

### *Le champ et la jachère.*

L'agriculture néo-calédonienne était une agriculture itinérante, bien qu'elle impliquât l'aménagement du sol, en billon pour les ignames et en terrasses irrigables pour les taros. Lorsqu'au bout de quelques années la terre était épuisée, des billons et des terrasses étaient aménagés ailleurs, et le sol se reposait dix à vingt ans. Des cultures pouvaient ensuite être réinstallées au même endroit grâce aux terrassements effectués autrefois, une fois les arbustes abattus, les arbres cerclés et brûlés. Actuellement, on peut voir partout, dans les pâturages de la colonisation, le relief des billons et des tarodières.

La récolte n'était jamais parfaite et un rejeton d'igname ou de taro pouvait rester dans la jachère, fleurir, donner des graines qui ensuite germaient et produisaient de nouveaux individus. C'est dans la jachère, dans la brousse que se formaient ainsi les nouveaux clones.

Au cours d'une enquête phonologique en 1959, je tombai sur un monosyllabe signifiant « aller chercher quelque chose dans les jachères ». J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait, en cas de famine, d'aller voir si, à l'emplacement des anciennes cultures, ne restait pas quelque plante comestible. Il était cependant étonnant que cette signification s'exprimât dans un mot bref, donc fréquemment employé. En réalité, m'expliqua-t-on, il s'agissait plutôt d'aller chercher quelque rejeton à repiquer.

Les bananiers à fruits comestibles sont des hybrides interspécifiques stériles. Lorsque, très rarement, ils produisent des graines, celles-ci n'engendrent que des bananiers à graines non comestibles. Malgré la présence de clones de bananiers à rhizomes comestibles qui, eux, pourraient donner des graines, il est probable que la dizaine de clones anciens en Nouvelle-Calédonie n'a pas été formée sur place, et leur étude cytogénétique, ainsi que la comparaison avec les clones des autres îles, serait révélatrice des anciennes migrations et relations maritimes.

Une autre plante révélatrice du passé est une légumineuse à tubercule, nommée en français local : « magnania » (*Pueraria thunbergiana* Benth = *P. lobata*). Elle n'est pas cultivée ; c'est une plante de cueillette, dont les tubercules sont récoltés tous les ans au mois d'août ; ce n'est pas un aliment utilisé en cas de famine, mais une nourriture fort appréciée, une nourriture de chef. Chose curieuse, la plante fleurit mais ne donne jamais de graines, pas plus d'ailleurs que dans les autres îles mélanésiennes. Il faut aller jusqu'aux Philippines ou au Japon pour en trouver. Il n'existe donc en Nouvelle-Calédonie que deux ou trois clones de cette espèce, qui portent des noms distincts dans toutes les langues du pays. Il est certain que la plante n'est pas venue toute seule et que les oiseaux n'ont pu transporter des graines depuis le Japon, ni des tubercules (qui pèsent plusieurs kilos) depuis les îles voisines.

J'imaginerai volontiers les Mélanésiens arrivant en Nouvelle-Calédonie avec

trois ou quatre clones de chaque espèce. Les espèces fertiles ont donné naissance dans les jachères à de nouveaux clones, que les agriculteurs ont découverts et multipliés ; c'est le cas de l'igname, du taro et de la canne à sucre. Les espèces stériles voyaient leurs clones indéfiniment cultivés (cas du bananier), mais, dans le cas du magnania, la plante persistait indéfiniment dans les jachères, de sorte qu'au bout d'un millénaire de culture itinérante, les deux ou trois clones de cette espèce étaient répandus partout, et qu'il n'était plus besoin de les cultiver bien qu'on continuât de les récolter<sup>1</sup>.

*La nature et le surnaturel.*

Je voudrais maintenant montrer les liens entre cette agriculture mélanésienne et les conceptions « religieuses » des Néo-Calédoniens. Je vais donc citer les principaux passages où Maurice Leenhardt parle des « dieux » dans son ouvrage *Les Gens de la Grande Terre* (Paris, N.R.F., 1937), en particulier pp. 176-177, 46 et 178 :

Le haut du trait qui figure sur le schéma de la lignée paternelle, les aïeux respectifs demeurent les initiateurs de la puissance des descendants, et assurent à ceux-ci leur propitiation. Ils sont les dieux, les *Bao*.

On entend à tout moment le Canaque prononcer ce vocable *Bao*, alors que le terme *rhe*, qui signifie totem, est très rare dans la conversation. Le mot dieu est chargé de sens si divers en notre langue française, qu'il est nécessaire de préciser le terme *Bao*, pour ne point glisser dans notre interprétation des données que l'indigène ignore.

Toute incarnation anormale de la peau, tache de lèpre, impetigo, etc., est la marque qu'une sagaie invisible vous a frappé, lancée par un *Bao*, un dieu.

Tout effroi dans l'obscurité, feu follet, silence, ou bruit, toute manifestation insolite est l'œuvre d'un dieu.

... Tous endroits dénudés sont les lieux où la foulée des danses des dieux a empêché la pousse de l'herbe...

... Les dieux parlent aux hommes. Dans les rêves, ils instruisent, révèlent, présagent... Le *Bao* est créateur aussi...

Quand des interrogateurs impénitents veulent que le Canaque leur explique l'origine des pétroglyphes, nombreux dans l'île, celui-ci répond :

1. Le climat néo-calédonien n'est pas un climat « contrasté » ; la végétation est à croissance continue : le bois des arbres ne présente pas ces anneaux annuels montrant la reprise de la croissance. Les plantes alimentaires, tant cultivées que de cueillette, sont originaires du continent asiatique ou des grandes îles (Nouvelle-Guinée) et fort peu ont pu être transportées par les oiseaux ou les courants marins avant l'arrivée de l'homme (comme le *Tacca*, le *Taetsia* et peut-être le cocotier). Or, Maurice Leenhardt, se fondant sur le mythe d'origine des gens du centre, supposait qu'un âge de la cueillette avait précédé celui de l'agriculture, et croyait à une arrivée tardive du cocotier (qui de toute évidence est, sinon plus ancien, tout au moins aussi ancien que l'arrivée de l'homme). Sans doute le cocotier ne joue-t-il pas un grand rôle dans les mythes ou le rituel, mais M<sup>me</sup> Jacqueline Kasarhérou me fait justement remarquer que le cagou, oiseau coureur propre à la Nouvelle-Calédonie et que les colons ont pris comme emblème, est lui aussi totalement ignoré des mythes et des rites. A ce compte-là, on pourrait dire que son introduction est récente !

« Les *Bao* les ont faits. » Toutes les manifestations concrètes dont on ignore l'origine sont portées au bénéfice des dieux.

Ces dieux ont des noms. Et ceux-ci bientôt s'oublient. On voit les dieux, en quelques générations, naître et mourir. Indifférents ou auxiliaires des vivants, ils sont des défunts anciens ou nouveaux. Ils peuvent prendre figure humaine, et jouer le rôle de revenants se mêlant à la société des vivants...

La rencontre d'un revenant est chose fréquente...

Cela aide à comprendre cette attitude si déconcertante pour nous du Canaque hésitant à tenir pour être vivant l'individu qu'il a en chair et en os devant lui. Un de mes élèves avait été matelot sur un cargo. A Port-Vila, aux Nouvelles-Hébrides, il aperçut sur le wharf un indigène qui fixait sur lui des yeux brillants : il le regarde avec trouble, car il ressemble à l'un de ses cousins disparu du village depuis des années et tenu pour mort. Et comme l'autre joyeusement ne le quittait pas des yeux, parce qu'il reconnaissait son parent, notre matelot se penche par-dessus le bastingage, et dans sa langue susurre :

« Es-tu un mort ou es-tu vivant ? » Cela signifie : Dis-moi vite, es-tu mon ancien camarade, ou es-tu un revenant ?...

Ces attitudes des Canaques actuels éclairent celle des Canaques de l'histoire : Cook raconte que devant ses marins ils ne se dérangèrent pas. Ils les laissèrent circuler tandis qu'eux-mêmes demeuraient en leur place, vaquant à leurs occupations, épiant seulement les mouvements des Européens. Le lendemain, ils consentirent à les guider dans les sentiers de la montagne, et ils le firent, semble-t-il, avec calme. Il y eut ainsi rencontre sur le même terrain, mais aucun heurt, aucun incident, aucun échange réel, et Cook en fut très frappé. La cause de cette réserve apparaît aujourd'hui sans peine : quand, des navires aux blanches voiles venus de l'horizon, les Calédoniens virent descendre des humains astucieux et au teint clair, ils n'hésitèrent pas à voir en eux des revenants d'entre les morts de leurs familles, ceux qu'ils priaient à leurs autels rustiques, les ancêtres, les dieux incarnés. Et ils se tinrent cois lorsque ces dieux se promenèrent par le village, ils les aidèrent seulement quand ils réclamèrent de l'aide. Les gens d'au-delà étaient, en ce jour unique, visibles : au lieu d'éprouver mystérieusement leur existence, on les regardait évoluer sous une forme concrète...

Récemment encore, les gens de la côte ouest appelaient les habits européens des peaux de dieux. Le nom de *Bao* est donné aux vieillards doués de sagesse ou de folie. Moi-même, depuis longtemps missionnaire dans le pays, j'ai entendu avertir un enfant qui palpaït mes souliers : « Ne touche pas, c'est un *Bao*. »

Les vivants qui mènent une vie différente du commun, et par conséquent extraordinaire, sont déjà des dieux, assimilés à...

Ces chevauchements de la vie et de la mort, dans la représentation des dieux, ne sont point l'effet d'une incohérence. La limite de la vie et de la mort est celle qui distingue deux états de l'être, et non point celle où s'oppose l'être et le néant...

Comme l'homme est l'être à l'état vivant, le *Bao* est l'être à l'état défunt. Il ne l'est point de façon générale, ou générique. Il est le cadavre même. Aux funérailles le maître de cérémonies, pour faire transporter le mort, dit : « Apportez le *Bao*. »



On pourrait résumer les indications du missionnaire en disant que les *bao* sont les êtres de l'autre monde : dieux, morts, fantômes ; ce qui correspond à la distinction européenne du naturel et du surnaturel. Mais avons-nous le droit de transposer en Mélanésie nos notions de dieux, de surnaturel ?

*La culture et la nature.*

Ne vaudrait-il pas mieux considérer l'homme vivant comme apparenté à son champ, domaine de la vie journalière, du prévu, de l'attendu, du rationnel, puisque les clones des plantes cultivées y sont toujours identiques à eux-mêmes ?

Par contre la brousse où l'on dépose les morts, n'est-elle pas la jachère, champ passé ou champ futur, domaine de l'imprévu, de l'accidentel, de l'anormal, bénéfique lorsqu'on y trouve un nouveau clone de meilleur goût que ceux que l'on connaît, maléfique lorsque le nouveau clone par un retour atavique contient les cristaux irritants ou les substances toxiques de la plante sauvage ?

L'homme n'est « cultivé » que pendant sa vie ; à sa mort il retourne à la nature. Mais cette nature n'est à aucun degré « naturelle », au sens français du mot, de sorte que je préfère opposer la « culture » à l'« inculture ». Dès lors, les observations de Maurice Leenhardt s'expliquent mieux. Par exemple, le même mot (et le même concept) est employé pour « cadavre » et pour « dieu » ; c'est que l'homme vivant qui mange des ignames est le « cultivé », alors que, mort, il est devenu un « inculte », comme le champ abandonné devient jachère. Mais, de même que la jachère peut redevenir un champ, l'« inculte » peut redevenir « cultivé », il apparaît donc comme le « dieu », ancêtre des clans.

Dans les récits traditionnels, les « résurrections », les retours à la vie s'opèrent par l'ingestion d'un aliment « cultivé », soit la pomme-canaque (*Syzygium malaccensis*) qui tombe dans la bouche du cadavre flottant, soit l'igname grillée, que l'« inculte » vomit d'abord et n'arrive le plus souvent à ingurgiter qu'après trois essais.

Dans les récits de retour à la vie recueillis dans le centre (Houailou), l'igname est accompagnée de la canne à sucre, et son absorption est précédée d'un crachotement d'herbe (procédé usuel des guérisseurs). Dans les récits du nord (Koumac), l'absorption d'igname est précédée d'un frottement de noix de bancoul. Un texte de Maurice Leenhardt me semble particulièrement significatif, c'est celui intitulé « l'infirme », que je résume :

Un homme fut assassiné en revenant d'un pilou ; seul son esprit revint chez lui faire ses adieux à sa femme et à son fils, puis alla dans la forêt disparaître dans un arbre. Son fils voulut le rappeler à la vie. Il monta à Kondu, déterra une igname, coupa une canne à sucre, et s'en alla au lieu où son père, autrefois, avait été perdu de vue. Il fit un sacrifice et pria : « Père, grand-père, qu'il pleuve à verse, que le tonnerre éclate, que descende une inondation. »

Le tonnerre donc éclata, déchira l'arbre où le père était enfermé. Le tronc s'entrouvrit, le jeune homme bondit, saisit son père, lui donna un

morceau d'igname ; mais le père le vomit ; le jeune homme lui en donna un autre qu'il avala, puis lui offrit une canne à sucre qu'il vomit ; au second essai, le père l'avalait<sup>1</sup>.

Rapprochons maintenant ce texte d'un document inédit (que je résume également) de J. Guiart sur l'origine d'un clan actuellement éteint, les Pwaatao, chefs de Poo :

Un jour que les gens de Poo étaient allés faire des terrasses à taro dans les montagnes et jouaient au javelot en rentrant chez eux, un inconnu se glissa parmi eux pour jouer, puis disparut à l'orée de la forêt. Le second jour de même, mais cette fois deux hommes du clan Nèènu le remarquent ; le troisième jour, ils le suivent et le voient disparaître dans un arbre (*Calophyllum montanum*). Le jour suivant, ils se mettent à l'affût et, lorsqu'il arrive, ils le saisissent. L'homme résiste et leur dit : « Que faites-vous à l'homme de Gorodu-Pwaatao, cœur de « houp » (*Montrouziara*) et de « tamanou » (*Calophyllum*), les deux autres répondent : « Nous te saisissons pour t'emmener là-bas au village. — Non, je reste à Gorodu-Pwaatao, c'est ici ma demeure. — Non, il n'est pas bien de rester ici dans la brousse, il est mieux de vivre au village. » Ils le portent jusqu'au village. Là, ils font griller une igname, l'homme la mange, la vomit ; on la lui redonne, il l'avale et vomit encore ; enfin, la troisième fois, il l'avale et la garde. C'est fini, alors les deux hommes lui disent : « Tu seras notre chef... »

Remontant la généalogie des clans, on arrive, au bout de sept à huit générations, à ce que Leenhardt appelait des « dieux », à ce que les autres missionnaires ont appelé des « diables » (c'est cette dernière expression dont les gens se servent en français) et que j'appellerais plutôt les « incultes ». De même que l'origine d'un clone remonte à une plante « inculte », trouvée en brousse, de même l'origine d'un clan remonte à un « inculte » arraché de force à la brousse.

A Goro, au sud de la Grande Terre, on m'a conté l'histoire d'une fille qui avait voulu aller voir le célèbre Kétéwaré à Lifou :

Elle arrive à sa demeure ; on dirait un serpent, ou un lézard ; il vit dans un « bois-pétrole » (*Fagraea schlechterii*) à Nyégoté, d'où il ne sort que la nuit pour aller dormir avec les femmes... Finalement, une vieille femme ayant fendu l'écorce de l'arbre, il revient à l'aurore vers celui-ci, veut y rentrer mais ressort de l'autre côté. « Comment cela se fait-il ? » dit-il, et il reste ainsi humain. La femme lui fait un médicament et finit de le guérir... Finalement il prend « la religion de Samoa ».

Autrement dit, pour la conteuse, il s'agit d'un des chefs de Lifou qui se convertit au protestantisme dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

1. Maurice LEENHARDT, *Documents néo-calédoniens*, Paris (t. I, Ethn. IX), 1932, pp. 389-396, et pour les « retours à la vie » : *ibidem*, pp. 180, 253, 413 et 420, 469. Pour le nord, cf. Jean GUIART, *Contes et Légendes de la Grande Terre*, Nouméa, 1957, pp. 20, 73 et 75.

Mieux, un de mes informateurs, Marcel Pwèla Inon, me dit qu'il y a une trentaine d'années, des gens de Maré avaient découvert à une vingtaine de kilomètres de Nouméa une famille de « diables » dans la brousse. Les parents s'étaient enfuis mais les gens avaient pu capturer un petit garçon, qu'ils avaient adopté et nommé Paul. Marcel Pwèla prit à témoin un Pfiibè et lui rappela qu'ils avaient travaillé ensemble pendant la guerre, pour l'armée américaine, avec ce Paul qui était un homme d'une force au-dessus de la moyenne.

L'inculte, qui est à l'origine du clan, peut être un étranger.

### *L'étranger et l'inculte.*

Dès lors, pourquoi dire que les Mélanésiens ont pris Cook et les premiers navigateurs pour des « dieux » ? Ils les ont pris pour ce qu'ils étaient réellement, des « incultes », des gens qui ne se nourrissaient pas d'igname, et qui n'appartenaient pas à leur civilisation.

L'intérêt des Mélanésiens pour l'étranger « à cultiver » se manifeste aujourd'hui d'une façon frappante : leurs villages sont réellement envahis par les plantes ornementales américaines, asiatiques ou même africaines. Chaque fois qu'ils peuvent se procurer la bouture d'une plante nouvelle, ils la rapportent chez eux ; ils échangent celles qu'ils possèdent. Le rapprochement s'impose avec les échanges d'enfants si courants en Océanie ; l'« évolué » qui répugne à donner ses enfants à « repiquer » dans les familles voisines est taxé d'égoïste et d'asocial. Quel contraste avec l'endogamie, la xénophobie du cultivateur de céréales, qui doit chaque année « séparer le bon grain de l'ivraie », qui ne trouvera jamais rien de bon à cultiver à l'extérieur de ses champs !

J'espère avoir montré dans ces quelques pages que la connaissance des principes de botanique et d'agronomie est plus utile à l'ethnologue que la connaissance des groupes sanguins ou des empreintes digitales.

### APPENDICE

CLONES DE *DIOSCOREA ALATA* (VRAIE IGNAME) CONNUS A YAMBÉ (1959), LANGUE JAWÉ.

juxuic	kora-kajanu	puacek
pangara	hyagic	uyelo
kilira	beea	wavenyada
kajanu	ku	koyi
kubwiit	kumhwek	koviye
kuwa	kubwaaô	chaamat
nikola	wanabiyo	tâla
kupuny	cixaaen	tâla pebwan
kapedan	cedala	chaat
kora	puuang	kugeena

deen	kumajop	kacagulop
pwaban	move	bwaahleo
pwaaوران	kumanyô	kuwaba
kupiyap	thuxemani	kamôve
nexilan	kudim	wavulura
waanhyaat	kaokaok	hôda
mwadac	cankôk	kukac
janap	kelerua	unytana
kupû	kuhwek	kuchaanô
malongany	maxelo	kupe
chawao	kanôot	kuhyen
kucha	kabooe	
kudila	bigenchep	

## CLONES DE TARO CONNUS A YAMBÉ (1959), LANGUE JAWÉ

*Clones de terre irriguée à tubercules comestibles.*

jali	doming	habu
waxap	jali miia	domwa
hyalam	povo	
thala	jali axap	

*Clones de terre irriguée à feuilles seules comestibles.*

thaaoda	chamooa	bwixoc
---------	---------	--------

*Clones de terre sèche.*

kaje	unegat	phurunâ
kaje puny	ujanu	mateeo
hyankenpaek	pwandoli	barevin
divu	chanaboe	wanmai
janbwala	yomeeo (= than maaop)	kaheec

## CLONES DE CANNE A SUCRE A TNEKNGENPAIK (1959), LANGUE PIJÉ

wala	deuwa	kaneok
wala pûthâ	dekali	sabu
wipiin	sigudiian	thilipi
bwadap	dimwâ	huwan
mita	gorea	huwan hulo
hoai digan	jan haya	huwan magat
pulaoa	jan keet	didu
gala	sibwi	thaaket
gala peepo	hinkula	thaawa
khûndaahma	sat	kayova

CLONES DE VRAIES IGNAME (D. ALATA) DANS LA LANGUE PAICÍ D'ARAPÔ (1963),  
PAAMA-BAYE

ajunägöri	mwäda	dee nyèrè
taikä	mwäda pêtê	dee géré
taikä êmwi	mwäda áüü	dee kacôa
bato	mwäda jö	dee imif
cikêi	göropô	dee görôwâ
waapwi wéta	göropô âboro	dee írícô
puê	iidi göropô	dee wâdú
ciédara	göropô mârâdo	dee gomí
édêu	göropô kèrèpurü	dee göönyèrè
pwakuta	göropô auköö	dee êtèrèpuu
bêêkè	göropô pújagö	dee kökôci
kakkînitöa	göropô mârù	dee dorowâji
bwau	göropô wanèmîjö	dee cânâmîrî
kökôci	tèuri	èrè atè
nägöri wänâ aumâkétéâ	tuauru	èrè pwèpié
bwilênâ	waradé	nüméa
citiimwâ	tomü	guênü
biili	bwatanâ	buké
kumäjö	tanâ urudö	dipu nârâköö
pöia	pwärâ wâi	popwaalé
pabua	nägöri nümwâ	wèrè itau
êöki	awi	mèruga
êöki durubwèrè	awi ilèri	waakuruta jiiirimärù
wètöpwe wänäpuwâ âboro	bwúcürü	kaapwû

CLONES DE CANNE A SUCRE, *id.*

wâji nümwâ	ûrû	nyüâdi
bwara	éaarö	göriwiigéca
bwanaänfupo	tèrèkâdii	jêmôtö
mîta	tûûnââ	déuwè
püümü	câgödû	uakärâjitèmü
déê	bwibwi	jêi
camwädu	purawa	tépwe
cèurunâgörobwau	ciibwi	wiihpwûrúé
wäré	miduwâjé	kacaa
doromärâânyè	jétéa	uuwèpwâlo
pwé	wâniâ	wâjijawé
warémwâri	pitèpaacirînäié	
götârâtikakara	cipö	